

- LE VOL DE LA COLOMBE -

Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

A Maman pour mon envol,
Et à Mathilde, pour le voyage.

- PROLOGUE -

Les événements qui sont relatés datent du 22 mars 1991.

Mon père, directeur du musée Reflet¹ à l'époque, nous avait expressément demandé de ne jamais parler de cette affaire, qui pouvait être néfaste aux siennes. Si aujourd'hui je peux enfin raconter toute l'histoire, je le dois avant tout à un policier qui était présent sur les lieux cette nuit-là, et dont la récente autobiographie déforme avec brio la réalité de l'enquête. Afin de préserver la réputation de son musée, mon père m'a donc demandé de « dépeindre » les événements tels qu'ils ont réellement eu lieu, avec vérité et dans leur globalité.

Pour sa biographie douteuse qui m'a donné champ libre, je me dois d'exprimer à ce policier-auteur merci et mépris.

Plusieurs années se sont écoulées depuis le vol. Néanmoins, le souvenir d'une telle soirée reste ancré en moi et je ne peux passer un 22 mars sans me la remémorer. Au moment de ce témoignage, presque tous les détails me sont donc revenus aussitôt. Quelques éléments me manquaient toutefois, lorsque j'ai commencé à mettre mes idées au clair, et j'ai donc dû réunir quelques personnes présentes ce soir-là. Je tiens à les remercier de leur précieuse aide, car c'est grâce à elles que j'ai pu pleinement remplir ma mission : retranscrire scrupuleusement toute l'affaire.

Afin de laisser aux lecteurs le loisir d'enquêter eux-mêmes, je distillerai les indices comme ils se sont présentés à nous-mêmes. Ni plus, ni moins. Il n'y aura aucun *Deus ex machina*, aucun double maléfique, ni aucun ennemi surgi du passé au dernier acte. Il n'y aura qu'un vol audacieux, et une enquête admirablement menée par le plus grand non-détective qu'il m'ait été donné de rencontrer : Justin Zafiro.

¹ Le nom a été modifié.

- PREMIERE PARTIE -
- FAITS ET MEFAITS -

- CHAPITRE I -

UN COUP DE FIL IMPREVU

Mon père, Charles Doury, avait quitté l'éducation nationale dans son quarante-cinquième printemps pour devenir directeur de musée. C'était ce qu'il avait toujours rêvé d'être, et il pouvait dissenter des heures durant sur les toiles qu'il avait acquises et celles qu'il aurait voulu acquérir.

Ma mère, Catherine, était restée enseignante. C'était également ce qu'elle avait toujours rêvé d'être, et elle pouvait dissenter des heures durant sur la passion de mon père qu'elle n'acquerrait jamais et qu'elle ne voulait pas acquérir. En soi, elle ne comprenait pas comment un tableau bicolore aux formes abstraites pouvait coûter plus cher que l'idyllique poster de lac en montagne (vingt francs) qui ornait notre salon, et que mon père s'évertuait à vouloir remplacer.

Quant à moi, Elena, je partageais leur point de vue sur l'art de façon alternative, selon l'envie de dissenter de chacun.

Et lorsqu'ils devisaient ensemble, je me contentais d'arbitrer.

A l'époque du vol, en 1991, j'avais vingt-quatre ans et je vivais encore au domicile familial, 17 impasse du chaudron d'or.

La légende urbaine voulait que notre maison eut appartenu quelques siècles auparavant à un célèbre alchimiste et ceci avait eu quelques conséquences sur mon enfance...

Par exemple, nous recevions régulièrement la visite d'indésirables qui prétendaient être plombiers ayant décelé une anomalie dommageable, experts en maçonnerie ayant décelé une anomalie dommageable, chauffagistes ou sismologues ayant décelé une anomalie dommageable et autres personnes ayant une envie soudaine de nous offrir un gâteau de bienvenue (et décelant généralement une anomalie dommageable)... Au final, tous avaient pour objectif de visiter la maison de fond en comble ; et les rares que nous laissons entrer (ceux dont la fausse carte devait être particulièrement coûteuse, ou qui avaient un gâteau incontestablement appétissant) finissaient toujours par être démasqués en demandant où étaient les toilettes (où, semble-t-il, avait été décelée une anomalie dommageable). Je crus alors pendant longtemps que cette demande était intimement liée à une expulsion expéditive. Et c'est ainsi que je n'adressai plus la parole à ma meilleure amie pendant plusieurs mois : elle aussi avait voulu connaître l'emplacement de mes WC, prétextant une envie pressante.

C'est également cette légende qui m'avait poussée à mener mes premières investigations et, bravant très tôt les toiles d'araignée séculaires du grenier, ou déplaçant les meubles durant l'absence de mes parents, je ne savais pas encore que je me préparais à mon futur métier de journaliste.

Six ans avant le vol, mes parents avaient décidé sur un coup de tête de modifier totalement les plans de notre maison, et de prouver par la même occasion à tous les indésirables que nos murs ne recelaient pas la moindre once d'or. Durant les deux premières semaines du mois d'août, ayant cédé nos chambres à la poussière et au plâtre, nous étions allés nous réfugier dans une auberge. C'était un lieu charmant et tout à fait rustique où Beethoven aurait pu composer sa Pastorale en une soirée.

Mon père rentrait toujours très tard et ne passait à l'auberge que pour dormir. Quant à Maman et moi, trop féminines pour aider aux travaux, nous passions nos journées à la plage. Toutefois, lorsque le temps nous soufflait de ne pas y aller, nous restions toute la journée à l'auberge.

Celle-ci était tenue par madame Zafiro dont le mari était le cuisinier du restaurant annexe. Madame Zafiro était une femme replète et souriante, aux longs cheveux bruns ondulés. Ses deux

activités favorites consistaient à s'exercer à de nouveaux pliages de serviette et à changer la disposition de ses douze chambres. Je n'avais jamais connu personne d'aussi pointilleux sur l'ordre.

Monsieur Zafiro, quant à lui, était un homme d'une taille honorable, moustachu, aux cheveux courts d'un noir de jais et au regard pénétrant. Il aurait eu le profil typique du grand brun ténébreux qui hante classiquement les romans policiers, si l'on avait ignoré sa coutumière jovialité. Il avait quitté l'Italie pour la France à l'âge de quinze ans, ce qui n'était pas sans conséquence sur le menu qu'il proposait au restaurant. Lorsqu'on lui demandait comment s'était passée son intégration, il expliquait avec un large sourire que la botte italienne lui avait donné un *alussevague*, et qu'il avait finalement trouvé chaussure à son pied tordu dans l'hexagone français. Après des clients, c'était une anecdote qui marchait...

Les sueurs conjuguées des braves M. et Mme Zafiro permettaient à leur fils unique, Justin, d'étudier dans les meilleures conditions. Lorsque je fis sa connaissance, il avait dix-neuf ans et sortait de sa deuxième année de médecine. Il était encore idéaliste, puisqu'il pensait sérieusement que son père accepterait un jour qu'*alussevague* se dise *hallux valgus*. D'un autre côté, les oignons ont toujours fait pleurer. Je désertai peu à peu la plage et ma mère, pour accompagner ce jeune garçon dans des promenades bucoliques qui, à elles seules, valaient tous ces rudes efforts, consentis lors de ma première année de vie, à apprendre à marcher.

En mars 1991, nous étions fiancés depuis trois mois. Justin s'apprêtait à passer sa thèse. Jamais confronté à une affaire policière, il n'avait pas plus sa place que moi, journaliste débutante, au cœur de celle que je vais vous conter.

Le soir du vendredi 22 mars 1991, profitant de la semaine de vacances que m'avait accordée le journal où je travaillais à l'époque, *Le Reporteur (sic)*, j'avais proposé à Justin de m'accompagner au cinéma. Il avait dû décliner à regret ma proposition, non sans s'excuser et m'expliquer combien sa thèse lui prenait de temps. Jamais de ma vie je n'avais autant ressentie l'envie d'être une thèse (reliée et en couleurs si possible).

Toutefois, j'avais beau compatir et le comprendre, je comprenais surtout qui en pâtissait...

Je n'étais pas allée au cinéma finalement - aucun film récent ne valait plus qu'une excellente excuse pour passer du temps avec Justin. Pour autant que je m'en souviens, je m'étais allongée dans mon lit avec un bouquin et, après avoir péniblement avancé de quelques pages, je m'étais résignée à dormir.

Je me souviens très bien de mon rêve, car c'était la première fois que nuit et éveil était si intimement lié... Le vent soufflait contre ma fenêtre, et je m'étais endormie avec en tête l'image d'un vieux sorcier avançant dans un chemin escarpé, la cape voletant à sa suite. Plusieurs nains le suivaient en baragouinant dans leur barbe quand soudain, le vieux sorcier leva son doigt et le porta devant sa bouche. Il se retourna et aussitôt le silence se fit. Il posa alors son bâton contre un rocher et sortit de l'intérieur de sa veste un lourd téléphone vibrant. Je me réveillai brusquement et compris que la sonnerie provenait de ma chambre.

A l'autre bout du fil, mon père ne s'excusa pas de l'heure tardive de son appel ; il se contenta de dire en haletant : « Elena, il y a eu un vol au musée, viens vite, je t'expliquerai. » Pour économiser autant son air, soit il était devenu subitement claustrophobe et avait eu peur de s'étouffer en détaillant davantage, soit il voulait m'effrayer. L'autre hypothèse était que lui-même était effrayé...

Un vol. Etait-ce vraiment si grave ?

Oui, pour lui bien sûr, ça l'était ! Ce soir, c'était sur son opinion de l'art qu'il fallait que je me fige ! Le point de vue des gens réveillés prévaut toujours sur celui de ceux qui dorment, car ce sont des gens à qui l'avenir appartient.

Je me retins donc de maudire de tout mon saoul ce téléphone, qui semblait avoir été conçu dans le seul but de sonner lorsque j'étais dans mon bain, en train de manger (généralement en

dehors du bain tout de même), ou de dormir en paix (idem). Je me retins également de réfléchir au devenir de ce brave sorcier et de sa suite naine et, en moins de temps que je n'en mets habituellement à dénicher mes chaussures, j'étais déjà prête à partir. J'ouvris la porte (miraculeusement, je n'eus pas à chercher mes clés) quand soudain, une pensée lumineuse me vint à l'esprit : je n'avais pas réussi à décider Justin pour une soirée cinéma, mais cette fois, il ne pourrait pas refuser de m'accompagner pour ce moment qui s'annonçait vraiment – vraiment ! – si difficile. J'hésitai quelques secondes, puis repris le téléphone et le fit quitter à son tour les chemins escarpés où nains et sorciers se baladent.

Avec le recul, je me rends bien compte aujourd'hui combien je fus égoïste. Mettons-ça sur le compte de l'éveil brutal. Et puis, après cette soirée, comment pourrais-je encore m'en vouloir d'avoir emmené Justin ce soir-là ?